

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Au Caffè in Gamba

Robert Lévesque

Number 310, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79737ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, R. (2016). Au Caffè in Gamba. *Liberté*, (310), 78–80.

Tous droits réservés © Robert Lévesque, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ROBERT LÉVESQUE

LE LECTEUR IMPUNI

Au Caffè in Gamba

La transmission n'est en rien un processus linéaire.

CE MATIN, le 30 août, mon manuscrit achevé que je remettrai demain à mon éditeur, je m'appête à (vous) écrire sans trop m'y être préparé; je reviens de quatre jours de relecture et d'élagage dudit manuscrit dans une auberge du bas du fleuve, entre Rivière-du-Loup et Cacouna, et je dois tout de même commencer à rédiger cette chronique alors que je sais qu'on ne la lira qu'en novembre... que la liront les rares spécimens qui se tapent le numéro entier de la revue et dont je salue la vaillance, ceux qui ne lisent que quelques chroniques ici et là et peut-être la mienne, et – Ô jactance! – ceux qui aiment... *me lire moi*. Des aficionados? En aurais-je? Les chroniqueurs littéraires ne savent jamais, contrairement aux joueurs de soccer dans leurs stades, s'ils ont leurs *tifosi* et pourtant, c'est pour ceux-là qu'inlassablement on écrit, qu'on *joue*, pour ceux et celles qui nous suivraient et qui pour nous retrouver auraient peut-être *attendu* la parution de la revue, auront jugé que sa livraison prend du retard... auront peut-être réservé leur exemplaire dans une librairie ou, s'ils sont abonnés, se seraient mis à surveiller l'arrivée du facteur... pendant qu'il passe encore.

Et soudain, là, écrire en été (on annonce une canicule dans les jours qui viennent) pour n'être lu qu'en hiver, ça me coupe l'inspiration, le précis d'un sujet m'échappe, j'avance à vue, sans actualité ni mobile. Normalement je m'en fous de ce décalage de trois mois, je vous cause *préparé*, ayant lu des choses, mais là je me sens comme la cigale, la bise est venue mais je ne chantais même pas... j'écrivais mon livre pardi! et puis tant pis, fort dépourvu, je me passerai de la fourmi dont on sait tous depuis le XVII^e siècle qu'elle n'est pas prêteuse...

Novembre venu, quand vous me lirez, où en serons-nous? Le gouvernement du Canada sera-t-il de type socio-démocrate, et le peuple de gauche (comme ils disent en France), saisi d'une liesse citoyenne? Le Bloc québécois sera-t-il enfin et pour de bon rayé de la carte

électorale (« Vieux péquistes » – vous connaissez cette chanson de Mononc' Serge?)? Restera-t-il quelques ruines non détruites à Palmyre? Depardieu sera-t-il mort? Assange extradé en Suède? Marie-Claire Blais aura-t-elle décroché le Nobel de littérature (elle le mériterait!)? Blaise Renaud aura-t-il été renversé par un chauffard en 4 × 4, un délit de fuite? Saurons-nous qui dirigera *Le Devoir*, ce journal qui a besoin d'un nouvel *aggiornamento* (celui mené par Lise Bissonnette est si loin, on n'en voit plus les traces)? Castro aura-t-il rendu son dernier souffle avant que s'ouvre dans l'île le premier fast-food multinational? La Grèce sera-t-elle sortie de la zone euro? Janine Sutto défiera-t-elle encore son trépas? Claude Charron aura-t-il donné signe de vie, aura-t-il publié un second roman ou changé de sexe?

Ma seule certitude, en écrivant aujourd'hui cette chronique qui ne paraîtra qu'en novembre, si le numéro de la revue n'est pas en retard aux kiosques, c'est que j'aurai alors soixante et onze ans et que mon institution bancaire m'obligera dès lors à percevoir annuellement une petite tranche de mes maigres REER devenus des faibles FER...

Je me souviens de ces lointaines années soixante-dix où, quand il m'arrivait parfois de penser à l'échéance de l'an 2000, il me semblait qu'il s'agissait d'un horizon lointain (George Orwell a-t-il eu le même sentiment quand il écrivait son roman futuriste, le titrant *1984* au sortir de la Deuxième Guerre mondiale quand il avait quarante ans et des poussières?). Dans ces années Beatles et Vietnam, Carle et Dylan, j'étais alors tout frais Montréalais monté de Rimouski, jeune journaliste fringant à l'hebdomadaire *Québec-Press* (sur ce canard d'antan – 1969-1975 –, un bouquin de mon ex-collègue Jacques Keable vient de paraître sans bruit aux éditions Écosociété, la jeunesse d'aujourd'hui aurait intérêt à le lire pour y trouver un exemple de vraie liberté de presse, d'engagement politique d'avant les convergences; j'y ai laissé dans son entresol de la rue Pélouin mes plus belles années de journalisme, les premières), et je me disais que, quand nous serions rendus aux marches du troisième millénaire, j'aurais cinquante-six ans et que ce

serait bien vieux, mais pas trop quand même, je savais me rassurer vite, je n'aurais *que cinquante-six ans*, me répétais-je; et puis on verra ce qui arrivera... *avec le temps...* et certains soirs quand j'écoutais avec un brin d'effroi cette chanson que Ferré enregistra en 1970, *va tout s'en va, quand la tendresse s'en va toute seule... qu'on n'aime plus*, je tenais quand même le coup, mais c'était plus difficile de se rassurer.

Je me souviens aussi que j'avais été touché par le film d'Alain Tanner, sorti en 1976, vu un soir à l'Outremont du temps de Roland Smith et dont le titre inoubliable était *Jonas qui aura vingt-cinq ans en l'an 2000*. Moi, pensais-je rue Bernard, j'en aurai alors plus que le double, et je finissais par m'y faire à cette fatalité (vieillir), mais seulement en n'y pensant plus trop... en n'y pensant pas trop, en aimant encore... un ami, une amie, un soir au bout d'un quai, un livre, New York, des toiles abstraites, des demis rue de Bucy, les mises en scène de Chéreau, des séances de cinéma seul ou avec d'autres...

Quinze ans ont passé depuis la nuit du 31 décembre 1999 où il n'y a pas eu le big bang informatique dont on nous a seriné l'imminence, catastrophe supposée inévitable et aux conséquences incalculables! Ce qui m'indifférait au plus haut point et j'en riaais, je n'étais pas branché à cette époque, je n'avais qu'un ordinateur-machine à écrire, écran-clavier avec traitement de texte et des disquettes que j'allais porter à l'hebdo gratos *Ici*, rue McGill. Jusqu'à ce qu'on me dise que ces disquettes étaient désuètes...

Aujourd'hui (si vous me lisez toujours), j'ai soixante et onze ans bien sonnés (et Jonas en aurait quarante dans sa Suisse utopiste où ses parents croyaient que le monde changerait et deviendrait meilleur) et ma foi, me dis-je, quand on n'est pas objet de profilage d'aucune sorte (racial, intellectuel), quand on n'est pas d'une minorité visible devant un flic, quand on n'a pas un patron anxieux et caractériel ni des voisins envahissants ou brutaux (j'en ai pourtant un dont j'avoue que le seul son de la voix représente pour moi l'échec irrémédiable du monde, mais ça m'étonnerait qu'il soit un lecteur de *Liberté*), quand on n'est pas au chômage discontinu, quand on n'est pas *cassé*, quand le téléphone sonne à la maison (moi, j'avance dans la vie et ses rues sans cellulaire, sans aucun de ces machins), quand on sait ne pas trop abuser de l'alcool (je ne bois que deux hollandaises et des blancs les plus secs, le soir), quand les rentrées littéraires ne sont pas trop obèses ou merdiques, quand vous ne lisez pas les auteurs *qu'il faut lire* (ceux qui nous disent ça ne les lisent pas, ou ne lisent que ceux-là, alors que valent leurs conseils?) et que vous ne regardez plus la télévision de Radio-Canada (décision salvatrice pour la sauvegarde de l'agilité de l'esprit, prise il y a longtemps quant à moi), quand vous évitez le quartier des spectacles

et tout ce qui l'entoure et ce qui s'ensuit en produits dérivés, quand vous avez assez lu le cher Debord pour n'avoir plus besoin de le relire, ça va, et quand vous êtes encore capable de pleurer comme je l'ai fait cet été en écoutant le troisième mouvement de la sonate *La Tempête* de Beethoven joué par Wilhelm Kempff, la vie est encore bonne, très bonne, sinon belle...

Quand j'avais quatorze ans, passé à peine le mitan du siècle dernier, ma mère m'emmena un soir entendre ce pianiste allemand, Wilhelm Kempff, à la salle académique du Séminaire de Rimouski, et j'avais été totalement impressionné par la présence et le jeu d'un artiste tel que ce phénoménal Kempff; il avait justement joué ce soir-là *La Tempête*, entre autres sonates et impromptus. Je le revoyais cet été sur l'écran de mon ordinateur, captation en noir et blanc dans une salle européenne, mes larmes coulèrent aussitôt, c'était Wilhelm Kempff tel que je l'avais découvert, à l'âge où je l'avais vu jouer, l'enregistrement devait avoir eu lieu à la même époque de son passage à Rimouski – vers la fin des années cinquante. Kempff était venu jouer dans cette ville de province qui, grâce à l'ambition et à la débrouillardise d'un prêtre mélomane, l'abbé Georges Beaulieu, était inscrite dans le circuit international d'une agence dite des *Community Concerts Series*. Adolescent, j'allais pouvoir entendre, entre autres grands noms de la musique classique venus un soir de New York ou de Londres, logés à l'Hôtel Saint-Louis où j'allais les épier, la jeune

Leontyne Price qui chanta, récital inoubliable, des airs de Bess, de Pamina, de Tosca et qui, flamboyante Noire, n'avait pas encore fait ses débuts à la Scala et au Met (la parfaite Leontyne Price), et dont je revois (en plongée depuis ma place au balcon) sa robe fourreau turquoise; un autre soir, la basse bulgare Nicolaï Ghiaurov (*le roi des basses*, disait-on) chantait des airs du *Boris Godounov* de Moussorgski, à l'époque où je dévorais les Boris Vian et savait que le Bison Ravi ne s'appelait pas Boris pour rien; une autre fois, c'est une image qui n'aura jamais fui de ma mémoire et que je reverrai peut-être quand on revoit tout, paraît-il, l'étrange spectacle de huit harpistes américaines toutes dans des robes pastel et disposées en demi-cercle à l'avant-scène... je vivais sans doute sans le savoir ma découverte du kitsch.

Plus tard, dans ma vie, s'il arrivait que l'on me demande ce que j'aurais voulu faire d'autre que journaliste, je répondais, *because* Kempff : un grand pianiste inspiré. Ou alors, selon mon humeur, un détective privé (ça, j'aurais bien aimé aussi, découvrir le coupable, son mobile). Le jeu et la présence de Wilhelm Kempff, le grand beethovénien de son siècle, m'avaient ce soir-là marqué à tout jamais, et il était devenu à mes yeux pour toujours l'image même d'une vie d'artiste pleine et réussie (*vissi d'arte, vissi d'amore*,

Novembre venu, quand vous
me lirez, où en serons-nous ?
Restera-t-il quelques ruines non
détruites à Palmyre ?
Marie-Claire Blais aura-t-elle
décroché le Nobel ?

non feci mai male ad anima viva!), et sa vie à lui, Kempff, fut longue, il est mort à Positano en 1991, il avait quatre-vingt-seize ans, il souffrait de la maladie de Parkinson; il était né en Allemagne en 1895, l'année où H. G. Wells publiait *La machine à explorer le temps*. Vivrai-je moi aussi jusqu'à quatre-vingt-seize ans? Donc jusqu'en 2041? Ma petite Béatrix, qui a six ans, qui n'était pas encore au monde en l'an 2000, aura alors 32 ans! Si je vous parle de Béatrix, la dédicataire de mes deux récents livres, Béatrix dont je suis le fier tonton et le baby-sitter attitré depuis sa naissance, c'est que dans la revue *L'Inconvénient* n° 54, paru à l'automne 2013, Geneviève Letarte, dans sa chronique « Sur le rivage » (qu'elle avait dû écrire au début de l'été), a évoqué une jolie scène à laquelle elle avait assisté sur l'avenue du Parc. Cette jolie scène, c'était Béatrix et moi assis à la terrasse d'un café et qui sirotions lentement, elle un jus d'abricots, moi une eau minérale italienne.

La chroniqueuse raconte dans son papier (titré « Lumière d'août », ce qui m'a fait penser au titre du film de Grémillon, *Lumière d'été*) qu'elle était à vélo et qu'elle avait



Guillaume Pelletier

ralenti en nous voyant, sentant qu'elle avait ou qu'elle tenait un tableau, sinon un sujet, car elle écrit : « [...] l'éminent critique littéraire à la forte carrure, à l'air bourru, à la chevelure hirsute et aux sourcils broussilleux et une jolie blondinette toute de rose et de mauve vêtue. » Elle eut l'idée d'en faire la matière d'une chronique dans ce numéro dont le thème – ça tombait pile – était celui du *sens perdu de la filiation*. Courtoise, elle me l'a fait lire avant sa publication et je pouvais donc refuser cette intrusion, mais je me voyais mal brandir une interdiction dès lors que son texte

était bien tourné, aucun inconvénient donc, et je suis si fier de ma petite Béatrix que je me sentis heureux de lire et de garder dans ma paperasse ces quelques pages qu'elle pourra lire (ou qu'on pourra lire ensemble) plus tard...

Geneviève Letarte avait saisi cette filiation autre que parentale, mais quasiment aussi forte, entre la fillette et le plumitif, mais je dois vous avouer qu'elle était un peu au parfum de mon histoire, car je lui avais parlé de Béatrix lors d'un lancement où le hasard avait voulu que moi, le célibataire tonton, en présence d'un couple d'homosexuelles mères d'un enfant né par le don de sperme d'un ami de l'une d'elles, et d'elle, la chroniqueuse, qui s'occupait d'un neveu dont la mère était décédée, nous évoquions ces enfants qui font partie de nos vies sans être vraiment *les nôtres*; j'avais mon cas de figure avec ma Béatrix née d'un couple d'amis (son père étant mon meilleur ami, une amitié longue de quarante ans) et dont l'apparition avait, lui avais-je dit, *changé ma vie*. Dans *Les feuilles d'automne*, il y a ce poème d'Hugo, « Lorsque l'enfant paraît », dans lequel je me souviens de ce vers : « Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine »... L'Hugo sentimental ne m'a jamais tiré les larmes, mais il a de ces phrases imagées qui durent... et qui reviennent. Comme celle-là, unissant enfant, aube et plaine...

Lorsqu'elle est née, en mai 2009, ou lorsqu'elle parut (« le cercle de famille applaudit à grands cris », écrit Hugo, mais nous ce n'était pas ça, je me souviens plutôt de silence, d'un ébahissement heureux), je me rappelle que je me répétais intérieurement cette phrase : c'est un soleil cette enfant, c'est mon soleil, il se lève à l'heure du crépuscule, il brillera dans la brunante de ma vie. C'était cucul mais vrai. Voilà un chat qui surgissait à l'heure dite entre chien et loup! Mon chat! Ma Béatrix! Ma fille.

Dans son portrait, j'apprécie que la chroniqueuse de *L'Inconvénient* ne m'ait pas seulement dépeint en un reposant et approximatif Léautaud du Mile-End, avec son choix d'adjectifs (objectifs, je dois le reconnaître) concernant ma personne et ma pilosité non domestiquée, *bourru*, *hirsute*, *broussilleux*, car elle a eu aussi, ce qui excuse tout, des finesses d'observation dans lesquelles elle compare nos deux airs, « abandonné » pour Béatrix, qui avait quatre ans, « relaxe » pour moi, qui n'avait que soixante-huit ans, et elle nous décrit avec empathie : « chacun dans sa bulle mais parfaitement en harmonie »; elle concluait en écrivant « qu'une familiarité, une aisance, un abandon régnaient entre eux, qui semblaient dire : nous sommes bien ensemble, pensez ce que vous voulez ».

Au Caffè in Gamba, je me souviens, c'était un jeudi de début d'été, une fin d'après-midi, nous revenions de ce qu'elle appelait « la grande garderie », et nous nous parlions en effet très peu... **L**

Robert Lévesque est écrivain. *Digressions*, son dernier ouvrage, est paru chez Boréal en 2013, dans la collection « Papiers collés ». Il dirige également chez le même éditeur la collection « Liberté Grande ».